Pour aller au-delà de la COP21 : collaborer avec les peuples autochtones pour comprendre le changement climatique et l’Arctique

Par Candis Callison

Au cours des rencontres de la COP21 qui se sont tenues à Paris en décembre 2015, l’Arctique s’est manifesté à travers des expositions éphémères et matérielles allant de morceaux d’icebergs venus du Groenland et disposés en cercle au Panthéon, suggérant le cadran d’une horloge et fondant lentement (Eliasson & Rosing 2015; Kaljur 2015; Nechvatal 2015), jusqu’aux visions de traîneaux tirés par des caniches au bord de la Seine (Chin 2015; Kaljur 2015-2). Comme beaucoup d’expositions portant sur le changement climatique, ces œuvres d’art ont été conçues pour provoquer, inspirer et nous mettre en garde contre les terribles conséquences de ces changements pour l’Arctique et, par extension, pour la société à l’échelle mondiale. Dans cette ville envahie, l’espace de quelques jours, par des milliers de personnes extrêmement préoccupées par le changement climatique, il ne s’agissait pas de se questionner sur les actions à mettre en place ou la manière de les appliquer. Il s’agissait plutôt de se rendre compte que le temps pressait et que d’étranges choses étaient en train de se produire dans le Grand Nord. Les températures en Arctique augmentent beaucoup plus rapidement que dans le reste du monde — un phénomène qui a des conséquences sévères sur les milieux local et mondial. La région de l’Arctique offre un reflet immédiat, bien que complexe, d’un monde qui se réchauffe et de l’avenir qui nous est réservé. Les effets en cascades qui s’ensuivent pour le reste de la planète, notamment la fonte des glaces et la montée du niveau de la mer qui en découle, ont permis de penser le changement climatique en tant que concept réel et visible et de reconceptualiser l’Arctique en lui attribuant une place dans l’équilibre environnemental de la planète où chaque élément est intimement lié aux autres.

Aujourd’hui, l’Arctique est, à tout égard, perçu de manière diamétralement opposée à celle dont on le percevait autrefois, puisqu’il était qualifié de terre inconnue et impénétrable, réservé aux experts ou exigeant des sacrifices à quiconque voulait l’arpenter, le conquérir ou, tout simplement, l’habiter. De nombreuses archives de musées regorgent d’artéfacts qui témoignent tant de l’inventivité des peuples autochtones que des personnes qui se sont, pour toutes sortes de raisons, aventurées dans le Nord et qui ont dû compter sur le savoir et l’aide des peuples autochtones. Les objets se substituent ainsi à l’ensemble des communautés de savoir traditionnel (Srinivasan et al 2010) et à ce que signifie le fait d’être lié à l’environnement arctique. La difficulté, pour les musées, consiste à établir un lien avec le savoir et les communautés traditionnelles en faisant appel à des processus collaboratifs tout en abordant l’urgence de la crise mondiale, les futurs hasardeux liés au changement climatique et les nombreux reliquats d’un colonialisme à l’origine de multiples crises chroniques de dépossession, de parcage et de violence (Callison 2014; Cruikshank 2005; Hulme 2009; Marino 2015).

Faire face à un futur avec le changement climatique requiert de réfléchir à des notions d’éthique et de morale, notamment à la manière d’aborder le passé et d’envisager le futur. Cela nécessite de réfléchir non seulement à ce qu’il conviendrait de faire, mais aussi à la manière dont nous sommes arrivés là. Envisager l’Arctique comme métonymie de la crise actuelle permet d’établir une « distinction qui produit du sens » et de mettre en lumière certains éléments au détriment d’autres — « habilitant certains récits et faisant surgir certaines questions au détriment d’autres » (Roitman 2013, p. 5).

Comprendre ce signifie le changement climatique, et ceci n’est pas propre à l’Arctique, bien que les choses soient sans doute plus poignantes là-bas, déclenche des récits qui mettent en lumière les éléments en crise. Pour imaginer d’autres futurs, il faut nous appuyer tout autant sur des preuves et des prévisions que sur des épistémologies, des collaborations judicieuses, l’énonciation de ce qui importe et ses justifications, et des notions définissant le changement et la crise (Fischer 2003; Fortun 2009; Vigh 2008). Sans cela, comment concevoir constructions et expositions narratives reliant problèmes chroniques d’aujourd’hui et changement climatique?